

La France Catholique en Tunisie
Victor Guérin, 1886, pp149-157
(See also his document, Voyage à Tunisie, 1862)

On peut se rendre de Mahédia à Sfax: soit par terre, en suivant à cheval le littoral dans la direction du sud, puis sud-ouest, l'espace de cent vingt kilomètres environ; soit par mer, au moyen de l'un des paquebots qui font la côte.

Si l'on préfère la voie de terre qui permet d'étudier le pays, on peut visiter, chemin faisant, non loin à l'est de Ksour-es-Sef, les ruines de Selektia, jadis Sullekti ou Syllectum, citée par Procope comme la première étape de Bélisaire dans sa marche de Caput-Vada à Carthage; les vestiges d'El-Alia, qui passe pour être l'ancienne Acholla de Tite-Live, l'Achilla d'Hirtius, la presque île du Ras-Capoudiah, le Caput-Vada de l'antiquité, où Bélisaire débarqua en Afrique, qu'il fortifia et où s'éleva plus tard la ville de Justinianopolis elle-même détruite, et qui avait été fondée pour consacrer le souvenir de l'heureux débarquement et des victoires des troupes impériales; près de là les débris considérable de Ruspae, siège de l'un des nombreux évêchés de la Byzacène; plus au sud encore, l'henchir Inchilla que l'on identifie généralement avec l'Usilla de Ptolémée ou l'Usula civitas de l'*Itinéraire* d'Antonin, siège d'un autre évêché; enfin l'on fait halte à Sfax.

Ce chef-lieu de l'*outhan* ou district de ce nom se divise en deux villes. La ville haute, ou la ville proprement dite, est réservée aux musulmans; elle contient huit mille habitants. Environnée d'un mur crénelé, elle est flanquée de tours, les unes rondes, les autres carrées ou hexagones, et dont plusieurs portent encore la trace, ainsi que sa kasbah, du bombardement que, le 16 juillet 1881, elle a subi de la part de l'escadre de l'amiral Garnault, lorsqu'elle essaya contre les Français une inutile résistance. Elle compte cinq mosquées, plusieurs zaouïas et trois médrécés. Les bazars sont bien fournis et ses marchés abondent en légumes et en fruits, grâce à la vaste zone des nombreux jardins qui l'entourent.

De la ville musulmane on descend par une pente assez douce dans la ville basse ou le faubourg, où habitent les israélites et les chrétiens, les premiers au nombre de deux mille et les seconds de quinze cents, se décomposant ainsi: neuf cents Maltais, trois cent cinquante Italiens et deux cent cinquante Français. Dans ce chiffre, bien entendu, n'est pas comprise la garnison, qui loge en dehors de la ville, dans des baraquements construits pour lui servir de casernes et d'hôpital, comme cela a lieu à sousa et ailleurs.

Depuis quelques années le faubourg dont je parle s'est beaucoup agrandi; car sa population qui, en 1860, ne dépassait pas deux mille âmes, monte maintenant à trois mille cinq cents individus, israélites et chrétiens réunis. Aussi la muraille qui l'enfermait e-t-elle été presque entièrement démolie, pour faire place à des constructions nouvelles.

Les jardins qui avoisinent Sfax l'environnent d'une ceinture verdoyante, laissant toutefois entre eux et le mur d'enceinte de la ville musulmane une zone sablonneuse assez large. Ils consistent en une

infinité d'enclos, séparés les un des autres par des haies de cactus et où croissent admirablement sur un terrain sablonneux, lui aussi, mais qui, au moyen d'irrigations, devient très propre à la culture, des arbres fruitiers et des céréales. Un bordj ou habitation en forme de tour carrée s'élève au centre de chacun de ces jardins; auprès est creusé un puits dont les eaux, selon qu'elles sont plus ou moins abondantes, rendent plus ou moins fertile le sol qu'elles arrosent et fécondent. On estime le nombre de ces enclos à plusieurs milliers, car il est peu d'habitants qui n'en possèdent un ou deux. C'est là que beaucoup de familles ont l'habitude d'aller s'installer pendant l'été. Les arbres qui y dominent sont les oliviers. L'huile qu'on en extrait est assez bonne en elle-même, mais, faute sans doute d'une préparation convenable, elle est, comme dans la plus grande partie, du reste, de la régence, bien plus amère que les huiles raffinées de la France et de l'Italie.

Parmi les légumes que l'on y cultive, je ne dois point oublier de signaler les concombres ; quelques critiques prétendent même que c'est l'abondance de ce légume, appelé en arabe *fakous*, qui a fait donner à Sfax le nom qu'elle porte depuis longtemps.

Quant à celui de la ville antique qu'elle a remplacée et dont les nombreux restes, pierres de taille et colonnes, ont servi à bâtir et à orner la ville moderne, il paraît avoir été Taphrura ou Taparura, mentionné par Ptolémée, par la Table de Peutinger et par la notice des églises épiscopales de la Byzacène.

Les écrivains arabes, tels que El-Bekri et Edrisi, ne parlent de Sfax qu'avec admiration; ils vantent ses monuments, ses bazars, son commerce, ses tissus de laine, le nombre, la richesse et l'industrie de ses habitants. Depuis l'époque de ces deux écrivains, Sfax a sans doute singulièrement perdu son importance; toutefois c'est encore l'une des principales échelles de la régence. Elle doit cet avantage à son heureuse position, à la fertilité de ses jardins, à la multitude de poissons et d'éponges que l'on pêche sur ses parages, à la bonté relative de sa rade et à ses rapports continuels avec Gafsa, qui la met en relation avec les riches oasis du Djerid.

Mais revenons à la ville chrétienne et arrêtons-nous-y quelques instants.

En 1880, l'église catholique de Sfax était petite, elle a été rebâtie depuis dans des proportions beaucoup plus considérables par Mgr Bou-Hadjar, actuellement évêque de Malte, et qui auparavant avait été longtemps curé de cette paroisse. Avec sa façade simple, mais élégante, qu'ornent deux flèches élancées, elle domine toutes les maisons de la cité chrétienne. Un presbytère très convenable lui est adjoint. Non loin de là est l'établissement des sœurs de Saint-Joseph. Leur maison, très incommode et très exigüe autrefois, a été également reconstruite et agrandie par le même prêtre avant son élévation à l'épiscopat. Elle est fréquentée par cent douze élèves, Italiennes, Maltaises et Françaises, auxquelles il faut ajouter quelques israélites et deux musulmanes. Elles forment trois classes, deux payantes et la troisième gratuite, sous la direction de quatre sœurs, dont l'une est en même temps chargée du soin des malades. Cette école, parfaitement tenue, serait plus complète si un asile pouvait y recueillir une foule d'enfants pauvres, petites filles et petits garçons au-dessous de sept

ans, qui errent dans les rues, mal surveillés par leurs parents. Mais pour cela une cinquième sœur, au moins, serait indispensable, et avec elle quelques ressources nouvelles.

Si l'établissement des sœurs de Saint-Joseph à Sfax compte déjà une quarantaine d'années d'existence, le collège marianites est, au contraire, de fondation assez récente, puisqu'il date de 1882. Mgr. Lavigerie en le créant, l'a confié à cinq religieux de l'ordre de Sainte-Marie. ils sont tous Français, zélés, instruits et animés, comme leurs confrères du collège de Tunis, d'un vif désir de remplir dignement la mission civilisatrice, à la fois française et chrétienne, dont ils sont chargés. Matin et soir ils font la classe à cent cinquante enfants, divisés en quatre sections différentes et d'origine soit italienne, soit maltaise, soit française; quelques-uns également sont israélites ou musulmans. Ces enfants, dont la moitié à peine payent une très légère rétribution et dont les autres ne donnent absolument rien, vivent fraternellement ensemble sous une discipline ferme et douce, impartiale pour tous. Malheureusement la prospérité de cet établissement est entravée par l'exiguïté et l'incommodité du local. C'est pourquoi les frères marianites de Sfax jettent actuellement les yeux sur une grande maison voisine de l'église et qui, aux trois quarts ruinée, est à vendre. Il s'agirait, après l'avoir acquise, de la raser complètement, et sur l'emplacement qu'elle occupe de construire un collège, plus digne de ce nom que la pauvre école que l'on décore actuellement de ce titre un peu ambitieux. Je fais des vœux ardents pour que ce projet, dont m'a entretenu M. Delpech, directeur de l'établissement, puisse se réaliser le plus tôt possible, et pour qu'on ne laisse pas échapper l'occasion qui se présente. Le collège, en effet, serait très bien placé à l'endroit que j'indique et pourrait prendre alors de plus grands développements, en rapport avec les accroissements probables dans un avenir assez prochain de la population européenne de la ville. Mais, pour cela, il faut que des allocations publiques ou que la charité privée viennent au secours de Mgr Lavigerie, qui ne peut pas tout faire par lui-même et qui succombe en ce moment sous le poids des charges écrasantes qu'il s'est imposées volontairement pour doter la Tunisie d'établissements nouveaux d'une grande importance, au point de vue français et chrétien, et pour faire aimer et bénir notre patrie par les peuples mêmes qu'elle a soumis.

Je ne dois point oublier d'ajouter qu'une autre école pour les garçons vient d'être créée à Sfax par M. Machuel ; mais elle est plus spécialement destinée aux indigènes ; c'est à un maître français qu'elle a été confiée.

En 1860 j'avais fait la connaissance à Djebeliana de M. Thomas Mattei, dont les renseignements m'avaient été fort utiles. En 1885, j'eus le plaisir de le retrouver à Sfax et de lui serrer cordialement la main. A présent, c'est un vieillard de quatre-vingt-deux ans, mais encore vert et vigoureux. Après avoir d'abord parcouru les mers comme capitaine d'un bâtiment marchand, M. Mattei, Corse d'origine, est venu ensuite s'établir en Tunisie, où il habite depuis quarante-cinq ans. Homme de courage et d'aventures, il a accompagné M. Pellissier dans la plupart de ses explorations. Habitué à la vie simple et dure des Arabes, il a su acquérir sur eux un grand ascendant. Je revis également avec une vive satisfaction plusieurs des membres de sa famille, et notamment l'un de ses fils,

M. Jean Mattei, qui a été longtemps vice-consul de Sfax et qui est bien au courant de toutes les affaires de la régence.